



ANDRÉ VAILLANT
(1890-1977)

ANDRÉ VAILLANT

(1890-1977)

André VAILLANT s'est éteint à Paris le 23 avril 1977 à l'âge de 86 ans après une longue retraite passée dans la discrétion, mais occupée, presque jusqu'à la fin, par une inlassable activité scientifique.

Né le 3 novembre 1890 à Soissons (Aisne), A. VAILLANT vécut son enfance dans le faubourg Saint-Vaast de cette ville, dans la maison de ses grands-parents, non loin de l'enclos de la célèbre abbaye Saint-Médard. C'est là qu'il fit ses études primaires sous la férule de l'un de ces admirables instituteurs du début de notre siècle, M. Abraham, dont le talent n'avait d'égal que le dévouement, et auquel A. VAILLANT garda toute sa vie une profonde reconnaissance. Grâce aux rudiments de latin que son maître lui avait donnés, il fut admis, comme boursier, directement en classe de 5^e au collège de Soissons, d'où il sortit bachelier en 1909 avec une mention « très bien » qui lui permit de s'inscrire, toujours comme boursier, en classe de Lettres supérieures au lycée Louis-le-Grand à Paris. Là, le hasard voulut qu'il eût pour condisciple M. Pierre Pascal, le futur maître des études russes à la Sorbonne, avec lequel il lia une amitié qui dura, malgré une longue interruption due aux événements politiques européens, jusqu'à la mort d'A. VAILLANT. Reçu à l'École normale supérieure en 1911, il décida d'accomplir son service militaire et ne reprit ses études qu'un an plus tard. C'est rue d'Ulm qu'il fit la connaissance de Jean Guéhénno, avec qui il gardera des liens de profonde amitié jusqu'à la fin de sa vie. En 1914, A. VAILLANT était agrégé des lettres, mais les épreuves orales coïncidèrent avec la déclaration de la guerre.

Cette guerre dont il n'aimait guère parler plus tard, A. VAILLANT la fit avec courage, sur le front français jusqu'en 1916, puis sur celui de Salonique jusqu'en 1917, date où il fut affecté, comme officier, à l'état-major de l'armée d'Orient à Florina. Ce séjour forcé de plusieurs années dans la péninsule balkanique

lui fit découvrir les pays slaves et décida, dans une large mesure, de la future carrière d'A. VAILLANT. Démobilisé en 1919, il fut, après un bref passage au lycée de Brest, « détaché pour études » et s'inscrivit au cours de serbo-croate à l'École des langues orientales (1919-1920), puis partit se perfectionner à l'université de Belgrade d'où il revint en France pour occuper le poste de professeur détaché de serbo-croate à l'École des langues orientales (1921), fonction dans laquelle il fut titularisé en 1927 et qu'il conserva jusqu'en 1952. C'est dans le domaine « yougoslave » qu'A. VAILLANT choisit, sur les conseils de son maître à Belgrade, Alexandre Belić, le sujet de sa thèse de doctorat d'État, *La langue de Dominko Zlatarić, poète ragusain de la fin du XVI^e siècle*, t. I, *Phonétique*, qu'il soutint en 1928 et qui fut couronnée par l'Académie des inscriptions et belles lettres.

Mais, parallèlement à l'étude et à l'enseignement du serbo-croate, A. VAILLANT s'initia, à l'École pratique des Hautes Études, sous la direction d'Antoine Meillet, à la linguistique générale des langues slaves et s'adonna à l'étude philologique des textes vieux-slaves. Les travaux qu'il avait publiés dans ces deux disciplines depuis 1921 le désignèrent à l'attention du Conseil de notre section qui lui confia, en 1932, une direction d'études de langues et littératures slaves du Moyen Âge, enseignement qu'il dispensa, bien qu'il fût atteint par la limite d'âge en 1962, jusqu'en 1966. Élargissant sans cesse, au cours de ces années d'enseignement dans notre École, son horizon scientifique, A. VAILLANT devint un « slaviste » dans le sens le plus profond de ce terme, ce qui le prépara à prendre, en 1952, la succession d'André Mazon au Collège de France, dans la chaire de langues et littératures slaves qu'il occupa jusqu'en 1962.

Parallèlement à cette brillante carrière d'enseignant, A. VAILLANT prit une part active à la vie de l'Institut d'études slaves aux côtés de son collègue et ami A. Mazon, avec lequel il dirigea, depuis 1945, la *Revue des études slaves* où il assumait, entre autres tâches, la rédaction d'une chronique bibliographique qu'il poursuivit tant qu'il en eut les moyens physiques. La confiance de ses collègues slavistes valut à A. VAILLANT d'être élu vice-président (1945-1972), puis vice-président d'honneur de l'Institut d'études slaves.

Son activité de savant, sa participation, depuis 1929, aux rencontres internationales, sa collaboration à de nombreuses revues étrangères assurèrent très tôt à A. VAILLANT une large répu-

tation hors de nos frontières, qu'attestèrent successivement les titres de membre correspondant de l'Institut slave de Prague, de membre étranger de l'Académie bulgare des sciences, de membre correspondant de l'Académie yougoslave de Zagreb et de l'Académie serbe de Belgrade, de membre étranger de l'Académie macédonienne de Skopje.

L'évocation des différentes étapes de la carrière d'A. VAILLANT permet d'entrevoir les principaux thèmes de son œuvre scientifique : le domaine serbo-croate d'abord, puis la linguistique slave générale, la philologie vieux-slave, l'étude des littératures slaves médiévales et son corollaire, la critique des sources historiques de la même époque.

Spécialiste de serbo-croate, il fut associé par A. Meillet à la 2^e édition de la *Grammaire* de cette langue qui parut en 1924. S'imposant par la solidité de sa documentation et la clarté de son exposé, ce travail fut réimprimé en 1952. Mais la principale contribution d'A. VAILLANT à la connaissance du serbo-croate est sans conteste sa thèse, déjà citée, parue dès 1928 et suivie d'un second volume consacré à la morphologie de la langue de D. Zlatarić (1931). Le tome III, *La syntaxe*, vient d'être publié (1979) à Belgrade, par les soins de l'Académie serbe. Influencée par le parler local (štokavien occidental), par ceux de l'Herzégovine et de la Bosnie voisines, par le slavon croate d'origine čakavienne septentrionale, cette langue ne pouvait qu'offrir une riche moisson de faits phonétiques, morphologiques ou syntaxiques. Tout en consacrant une large place au relevé et à l'analyse de ceux-ci, A. VAILLANT ne s'est cependant pas limité à une tâche strictement linguistique : non seulement sa thèse s'ouvre sur une étude de la vie de D. Zlatarić (env. 1558-1610), mais on y trouve tout un tableau de la littérature de la Renaissance à Raguse ; de plus, grâce à de scrupuleuses études philologiques, il montre, pour la première fois dans son œuvre scientifique, tout l'intérêt que peuvent présenter les traductions slaves pour l'histoire des littératures d'autres pays, en identifiant derrière le texte de D. Zlatarić une version originale de l'*Aminta* du Tasse, antérieure à l'édition imprimée de cette œuvre (1580).

Cet intérêt pour la poésie ragusaine du XVI^e siècle, A. VAILLANT le conserva durant toute sa carrière, puisque l'avant-dernière année de son enseignement dans notre École (1964-1965) fut consacrée, en partie, à l'œuvre d'Ivan Gundulić, de Šiško Menčetić et de Džore Držić. Mais, très rapidement, il

étendit sa curiosité à d'autres langues slaves méridionales, en particulier au macédonien dont il publia plusieurs témoins linguistiques, *L'Évangélaire de Kulakia*, en collaboration avec A. Mazon (Paris, 1938), et *Un lexique macédonien du XVII^e siècle*, en collaboration avec C. Giannelli (Paris, 1958). Enfin, toujours dans le domaine balkanique, un autre sujet passionna A. VAILLANT : les chants épiques slaves qui s'étaient développés, à la fin du Moyen Âge, dans les cours seigneuriales sous l'influence des romans de chevalerie occidentaux et qui se sont perpétués, sous la domination turque, dans le folklore. Il consacra à ce sujet un exposé général, *Les Chants épiques des Slaves du Sud* (Paris, 1932) et plusieurs de ses dernières conférences dans notre École (1965-1966).

Mais, initié très tôt, nous l'avons dit, à la linguistique slave générale par A. Meillet, A. VAILLANT fut, là encore, sollicité par son maître pour la mise à jour de l'un de ses travaux fondamentaux, *Le Slave commun*, dont la 2^e édition parut en 1934 : c'est à sa plume que l'on doit, notamment, le nouveau chapitre sur l'accentuation, sujet sur lequel A. VAILLANT reviendra plus tard dans sa propre *Grammaire comparée des langues slaves*. Durant toute sa carrière, il publia de nombreux articles ou notules — plusieurs par an — consacrés à des questions particulières, le plus souvent à des étymologies, et dont on ne saurait donner ici l'énumération, d'autant que derrière cette série de titres bien souvent hermétiques pour le non-spécialiste se cachent parfois des développements dont une simple nomenclature bibliographique ne laisse pas soupçonner l'existence. Qu'il nous soit permis de reprendre ici l'exemple qu'avait cité, dans l'avant-propos qu'il rédigea pour les *Mélanges André Vaillant* (Paris, 1964), M. P. Pascal : dans un article de quatre pages apparemment consacré au *Slave sytŭ rassasié* (*Mélanges Fernand Mossé*, Paris, 1959, p. 457-460), le lecteur a la surprise de trouver évoquée, avec prudence et compétence, une question historique aussi importante que l'installation des Goths sur le Dniepr et la domination qu'ils exercèrent sur les tribus slaves, dont les conséquences, au plan linguistique, sont comparées avec celles de l'occupation turque sur l'évolution des langues slaves balkaniques.

Cette moisson de faits linguistiques slaves se trouve rassemblée dans la monumentale *Grammaire comparée des langues slaves* dont on a quelque difficulté à imaginer qu'elle puisse être l'œuvre d'un seul homme. La publication de ce travail s'échelonne sur

plus d'un quart de siècle : le premier tome, *La Phonétique*, est paru à Lyon et Paris en 1950; la partie morphologique fut élaborée dans l'un des deux cours professés depuis 1952 au Collège de France, et le tome II, comportant *La flexion nominale et pronominale*, vit le jour, en deux volumes, en 1958; le tome III, *Le Verbe*, fut publié à Paris, aux éditions Klincksieck, en 1966; c'est pendant sa retraite qu'A. VAILLANT fit paraître le tome IV, *La Formation des noms* (1974), et prépara le tome V, *La Syntaxe*, sorti des presses quelques mois après la disparition de son auteur (1977).

Pour donner un aperçu de la méthode qui a présidé à la conception de cette *Grammaire comparée*, le mieux nous paraît être de laisser la parole à A. VAILLANT, en citant un passage de la leçon inaugurale qu'il donna au Collège de France le 4 décembre 1952 : « La véritable comparaison, la comparaison qui embrasse l'ensemble des faits des langues, est historique : elle remonte à un état commun, qu'on possède presque pour le slave, et elle suit les évolutions divergentes, mais parallèles, des langues qui se sont peu à peu écartées les unes des autres. Le progrès de l'étude comparée résulte d'une meilleure connaissance de l'histoire de chaque langue et des données les plus anciennes qui permettent de restituer la base commune initiale » (p. 16). Cette connaissance historique des langues slaves, A. VAILLANT l'avait acquise — nous y reviendrons — par une étude approfondie des plus anciens témoignages écrits, il la compléta abondamment en réunissant une énorme documentation sur toutes les langues slaves modernes, les plus importantes, bien sûr, mais aussi des idiomes disparus, ou en voie de disparition à l'Époque moderne et contemporaine, comme le polabe ou le sorabe. Mais cette documentation ne se limite pas, beaucoup s'en faut, aux seules langues slaves, elle embrasse l'ensemble du domaine indo-européen et tout particulièrement les langues baltes. Les rapprochements nombreux qu'a pu faire A. VAILLANT entre celles-ci et le slave ont été extrêmement féconds; ils lui ont permis de reconstituer cette communauté linguistique, et par conséquent ethnique, balto-slave qui a été détruite au début de notre ère par la poussée germanique.

Il n'est guère possible, dans les limites d'une notice chronologique, d'analyser dans le détail une œuvre aussi monumentale qui fourmille de faits, mais aussi d'hypothèses, parfois hardies, souvent très suggestives pour la recherche ultérieure, mais qui ne sont guère intégrées dans un système. Certes, ce

dernier trait de l'ouvrage d'A. VAILLANT n'a pas manqué et ne manquera pas de lui attirer des critiques de la part des représentants des différentes écoles de la linguistique moderne qui seront désagréablement surpris par une présentation qu'ils jugeront périmée des faits phonétiques (A. VAILLANT n'admettait guère la notion de phonologie) ou par un exposé purement descriptif de la syntaxe. Il n'en reste pas moins que cette somme de connaissances que constitue la *Grammaire comparée des langues slaves* ne peut pas ne pas s'imposer comme base de toute étude linguistique diachronique ou synchronique.

Nous venons d'évoquer un peu plus haut l'expérience qu'avait acquise A. VAILLANT des textes slaves du Moyen Âge. Helléniste de formation, il était particulièrement qualifié pour aborder l'étude philologique d'une littérature où les textes traduits du grec dominant. Le premier problème que pose l'étude de ceux-ci est celui de leur édition. Dès 1929, il rédigea, une fois de plus en collaboration avec A. Meillet, à l'occasion du Congrès des philologues slaves à Prague, une *Communication sur l'opportunité de publier des éditions critiques des textes vieux-slaves* : dans cette brève étude, on trouve démontrée la nécessité qu'il y a de faire connaître, malgré son caractère souvent austère, la littérature vieux-slave et d'appliquer dans ce domaine les règles d'édition critique en usage depuis longtemps pour les œuvres de l'Antiquité grecque ou latine. En effet, comme devait encore le rappeler, une quarantaine d'années plus tard, sous une forme plus incisive, A. VAILLANT, dans un article des *Mélanges Marcel Cohen* (Paris-La Haye, 1970, p. 407-412), la philologie slave souffrait et souffre encore d'un respect quasiment religieux de chaque texte manuscrit qui se trouve servilement reproduit, avec sa ponctuation, ses abréviations, voire ses ornements graphiques; or, écrit A. VAILLANT dans le second de ces deux articles, « les textes slaves anciens ont besoin d'être présentés d'une façon qui les rende clairs. Les manuscrits se lisent assez aisément, mais ils se comprennent mal. Les textes sont ordinairement traduits du grec, et fidèlement, trop fidèlement : pour peu que la phrase grecque soit compliquée, la phrase slave la transpose mécaniquement et n'est plus compréhensible que repensée en grec. Avant le lecteur moderne qui doit faire un effort pour trouver le sens, le copiste médiéval a perdu le fil des idées et a reproduit en l'altérant son original. Les manuscrits slaves sont tous plus ou moins fautifs, certains le sont exagérément. La tâche essentielle de l'éditeur n'est pas

de reproduire tel quel le texte d'un manuscrit, et cela il le fait mieux avec l'aide de la photographie; mais c'est d'en éclairer les passages obscurs, en corrigeant les fautes et en se reportant à l'original grec, et c'est aussi de le rendre de lecture plus facile en le débarrassant des abréviations, ligatures, etc., qui l'encombrent inutilement » (p. 410).

Le premier travail important où A. VAILLANT appliqua cette méthode fut la publication, en 1930, dans le tome XXII, fascicule 5, p. 629-888, de la *Patrologia orientalis*, du *De Autexusio* de Méthode d'Olympe, où il donna à la fois la version slave inédite et un texte grec amélioré grâce aux indications fournies par la traduction slave. Cette étude parallèle, ou plutôt complémentaire, des deux textes était une innovation heureuse, et A. VAILLANT notait lui-même sa satisfaction devant cette tentative réussie de ce que nous appelons de nos jours la « pluridisciplinarité » : « Je suis heureux — écrivait-il — d'avoir pu... contribuer à rompre l'isolement dans lequel la philologie slave a tendu progressivement à s'enfermer » (p. 634). Selon la même méthode, en confrontant la version slave avec l'original grec, A. VAILLANT édita successivement *La Traduction vieux-slave des catéchèses de Cyrille de Jérusalem : la deuxième catéchèse*, dans la revue *Byzantinoslavica*, IV, 1932, p. 253-302, *Le De Virginitate de saint Basile, texte vieux slave et traduction française* (Paris, 1943), *L'Homélie d'Epiphane sur l'ensevelissement du Christ, texte vieux-slave, texte grec et traduction française*, dans les *Radovi staroslovenskog Instituta* (Zagreb), III, 1958, p. 5-101, enfin les *Discours contre les ariens de saint Athanase; version slave et traduction française*, dont malheureusement seul le premier volume a jusqu'à maintenant été publié par les soins de l'Académie des sciences de Bulgarie, à Sofia en 1954. Est-il utile de préciser que ces travaux n'intéressent pas les seuls slavistes, dans la mesure où leur auteur est resté toujours fidèle au principe d'ouverture vers les disciplines voisines qu'il avait formulés en 1930. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, l'étude du texte slave du *De Virginitate* lui fournit l'occasion de reposer le problème de l'attribution de cette œuvre et de montrer que l'hypothèse de Tillemont niant son appartenance à la plume de saint Basile ne paraît reposer sur aucun argument sérieux. De même, l'étude des Parénèses de saint Ephrem, à laquelle il procéda dans ses derniers cours au Collège de France et dont il a donné un trop bref aperçu dans son article *Le Saint Ephrem vieux-slave* (*Byzantinoslavica*,

XIX, 1958, p. 279-286), intéresse au premier chef les spécialistes de la patrologie grecque, dans la mesure où elle contribue à une meilleure connaissance du texte grec, en particulier de la prosodie.

Les historiens de la littérature chrétienne de l'Antiquité sont, peut-être, encore plus attirés par les éditions du texte slave d'œuvres dont l'original grec est perdu, ce qui est souvent le cas pour les Apocryphes. En 1952, A. VAILLANT fit paraître *Le Livre des secrets d'Hénoch, texte slave et traduction française*, où il ne se contente pas de dater et de localiser la traduction (aux ^{x^e}-^{xⁱ^e} siècles, en Macédoine ou en Pannonie), mais tente d'analyser, à travers le texte de cette traduction, les éléments juifs et chrétiens que pouvait contenir l'œuvre grecque et conclut qu'il s'agit d'une continuation chrétienne du *Livre d'Hénoch* juif. Même si ce dernier point a pu être contesté par certains spécialistes de la littérature judéo-chrétienne, l'apport du travail d'A. VAILLANT dans cette discipline fut unanimement reconnu et justifia même une réédition en 1976. En étudiant un autre apocryphe, conservé dans des traductions éthiopienne, latine et slave, la *Vision d'Isaïe*, il en donne non seulement le texte slave, mais montre aussi que les liens que l'on avait tenté d'établir entre celui-ci et l'hérésie des Bogomiles n'étaient guère évidents (*Un apocryphe pseudo-bogomile : la Vision d'Isaïe*, dans la *Revue des études slaves*, XLII, 1963, p. 109-121). Enfin, il y a dix ans, A. VAILLANT publia, dans l'une des collections de notre section, un apocryphe néo-testamentaire grec, mais connu surtout jusque là dans sa version latine, *L'Évangile de Nicodème* (Paris, 1968), dont il donna la version slave « longue », d'origine occidentale, et le texte latin d'après lequel celle-ci semble avoir été traduite.

Le troisième groupe de textes auxquels s'intéressa A. VAILLANT est constitué par les écrits vieux-slaves originaux. Il a, en particulier, donné une traduction française du *Traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre* qu'il publia, avec de nombreux commentaires, en collaboration avec M. H.-C. Puech (Paris, 1945). Cette traduction fut reprise dans le recueil *Textes vieux-slaves* paru en 1968 où, de plus, on trouve reproduite, avec d'appréciables corrections, l'édition du texte slave procurée à Sofia en 1936 par M. G. Popruženko. Ce recueil regroupe, d'autre part, un certain nombre de textes vieux-slaves originaux généralement assez courts, comme, par exemple, la préface, en vers, à la traduction de l'Évangile qu'A. VAILLANT pro-

pose d'attribuer à Constantin le Prêtre, ou l'homélie de Clément d'Ohrid, ou bien des œuvres grecques composées en milieu slave et traduites peu après, comme les vies de Constantin-Cyrille et de Méthode ou le *Traité de Chrabr*. Pour tous ces textes, on trouve, dans les deux fascicules parus en 1968, non seulement des commentaires, des notes et une traduction française, mais aussi une réédition du texte vieux-slave qui, même si elle est parfois de seconde main, constitue presque toujours une contribution appréciable à l'étude critique du texte.

Cette trop rapide énumération des principaux travaux philologiques d'A. VAILLANT laisse entrevoir l'étendue des connaissances qu'il avait pu acquérir en vieux slave. Il faudrait également parler de l'étude qu'il fit des textes, en écriture glagolitique ou cyrillique, appartenant au « canon vieux-slave », soit à l'occasion de ses conférences dans nos murs, soit dans quelques études portant sur des problèmes précis soulevés par ces textes. Il faut noter qu'il accordait une attention particulière à l'identification des traits dialectaux du vieux slave, distinguant avec soin le vieux macédonien primitif du vieux bulgare qui connut son essor au ^{x^e} siècle, à la cour de Preslav, et essayant de repérer les traits propres aux différents slavons, morave, croate, moyen-bulgare, russe ou serbe. Cette somme de connaissances — on est obligé d'utiliser encore une fois cette expression! — a été réunie dans le *Manuel du vieux-slave* (Paris, 1948). Cet ouvrage est composé d'une grammaire descriptive (t. I) et d'un florilège de textes (t. II). Rapidement il s'imposa par la richesse de sa documentation et par la limpidité avec laquelle celle-ci y est exposée. Une traduction russe en fut donnée à Moscou en 1952, et, malgré quelques réserves que peuvent formuler, comme pour la *Grammaire comparée*, les linguistes contemporains, ce travail reste encore apprécié, ainsi qu'en témoigne une seconde édition parue en 1964.

Spécialiste des langues slaves méridionales à l'origine, A. VAILLANT se tourna progressivement vers le domaine oriental. Il commença par l'étude d'une traduction ou plutôt d'une adaptation vieux-russe de Flavius Josèphe dont il procura une édition en collaboration avec V.-M. Istrin et M. P. Pascal (*La Prise de Jérusalem de Joseph le Juif, texte vieux-russe*, 2 vol., Paris, 1934-1938). Bien entendu, son attention fut une fois de plus attirée par l'utilisation des textes grecs ou de leurs traductions vieux-slaves : ainsi, l'étude de l'Instruction de Vladimir Mono-

maque a ses enfants lui fit découvrir une source grecque de cette œuvre (*Byzantinoslavica*, X, 1949, p. 11-15), celle d'un sermon de Cyrille, évêque de Turov, lui permit de montrer la dépendance où se trouvait ce prédicateur russe du XII^e siècle vis-à-vis de l'homélie grecque (*Cyrille de Turov et Grégoire de Naziance*, dans la *Revue des études slaves*, XXVI, 1950, p. 34-50).

L'étude de la Chronique dite de Nestor (*Povest' vremennykh let*), à laquelle A. VAILLANT procéda pendant plusieurs années dans les conférences qu'il donna à l'École pratique, passait, pour lui, par une connaissance approfondie de l'une de ses principales sources, la traduction slave de la chronique de Georges Hamartole, faite en Macédoine à la fin du X^e ou au début du XI^e siècle et conservée dans une rédaction russe. Mais, lorsqu'il aborda les relations des événements de l'histoire russe, A. VAILLANT tout naturellement passa de la critique philologique à la critique historique. Après la *Povest' vremennykh let*, il expliqua de la même façon la Première chronique de Novgorod, puis les textes moscovites du XV^e siècle sur la célèbre bataille de Kulikovo (1380), tout en se gardant d'aborder, à l'occasion de l'étude de la *Zadonščina*, l'épineuse question de l'authenticité du *Slovo* d'Igor vis-à-vis de laquelle il professait un scepticisme prudent. Il s'intéressa, également, à un texte en slavon russe tardif, La Vie de saint Étienne de Perm' écrite par Épiphane « le Très habile » (*Premudryj*), l'un des principaux représentants de l'École littéraire russe du XV^e siècle dominée par la « seconde influence balkanique »; grâce à une analyse linguistique et historique, il montra, à la fois, les particularités stylistiques de cette œuvre et son intérêt pour l'histoire, au moins l'histoire de la culture. On peut seulement regretter que ces magistrales leçons de critiques des sources n'aient pas toutes fait l'objet de publications complètes. En effet, si nous avons un article important sur *Les Récits de Kulikovo : Relation des chroniques et Skazanie de Mamaï* (*Revue des études slaves*, XXXIX, 1961, p. 59-89) complété par une édition et une traduction commentées de la *Zadonščina* (Paris, 1967), nous n'avons, pour la *Povest' vremennykh let*, qu'une étude sur la genèse de l'œuvre (*La Chronique de Kiev et son auteur*, dans *Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor*, XX, 1954, p. 169-183) — où l'auteur condamnant, de façon peut-être un peu catégorique, les tentatives faites pour identifier les différentes parties de la *Povest'*, l'attribue entièrement à Sylvestre, abbé du monastère Saint-Michel de Vydubič — et quelques

brefs articles sur des points précis du texte. Rien ne subsiste des commentaires de la Chronique de Novgorod, en particulier d'un texte intéressant de nombreux médiévistes, le récit de la prise de Constantinople par les croisés en 1204. Seul un petit article évoque les problèmes posés par la Vie d'Étienne de Perm' (*Revue des études slaves*, XLV, 1966, p. 33-37).

Porter un jugement d'ensemble sur une œuvre aussi variée et aussi importante serait pour le moins téméraire. Qu'il nous soit seulement permis d'évoquer quelques traits qui nous semblent caractériser, malgré la diversité des travaux d'A. VAILLANT, chacun d'entre eux : un respect scrupuleux des faits, la méfiance devant toute théorie généralisatrice, devant tout a priori, en un mot une probité qui n'est jamais prise en défaut, une prudence extrême dans la démarche scientifique et, surtout, un bon sens qui lui permettait de démêler un écheveau d'hypothèses, parfois aussi subtiles qu'inutiles, pour proposer une solution simple qu'il savait rendre évidente. Pour illustrer cette dernière affirmation, on peut citer l'article *L'Alphabet vieux-slave* (*Revue des études slaves*, XXXII, 1955, p. 7-31) dont la lecture éviterait à bien des auteurs de « synthèses historiques » de graves erreurs sur l'origine de l'alphabet cyrillique... Enfin, à ces qualités de fond correspondait, il est à peine besoin de le rappeler, une forme quasiment parfaite : toute cette immense œuvre scientifique est rédigée dans une langue précise et limpide, qu'il s'agisse de développements théoriques ou, encore plus, de traductions de textes médiévaux.

Mais en relevant toutes ces qualités dans l'œuvre écrite d'A. VAILLANT (1), on est tout naturellement amené à parler, au moins brièvement, de l'homme qu'il fut. Là encore, qu'il nous soit permis de nous contenter d'évoquer quelques traits qu'ont probablement retenus tous ceux qui l'ont connu : une simplicité qui n'était jamais de la familiarité, une bienveillance qui n'excluait jamais l'exigence et n'altérait en rien une remarquable sûreté de jugement, une modestie qui lui faisait toujours accueillir avec intérêt les découvertes et les idées des autres, mais qui ne l'empêchait pas de défendre fermement ses thèses dès qu'il était persuadé de leur bien-fondé, un humour teinté

(1) La bibliographie des travaux d'A. VAILLANT a été publiée dans les *Mélanges* qui lui furent offerts, *Revue des études slaves*, XL, 1964, p. 244-252; elle sera complétée dans la même revue (LII, 1979).

d'ironie qui n'était jamais de la méchanceté, enfin un dévouement pour aider les autres chercheurs, les débutants surtout, qui n'avait d'égale que la discrétion qui le recouvrait.

Combien de manuscrits ont été revus par lui avant leur publication ! Il faudrait, peut-être, rapporter ici que, après la disparition brutale, en 1971, de son élève, ami et successeur, Jacques Lépissier, il consacra ses dernières forces à préparer pour l'impression l'édition de la version slave des *Commentaires des psaumes* de Théodoret que celui-ci avait établie, mais qu'il n'avait pas eu le temps d'achever. Malheureusement, la maladie et l'infirmité — une perte progressive de la vue — ne lui laissèrent pas, à lui non plus, le temps de mener tout à fait à son terme cette tâche, et le souci que lui causait ce travail inachevé et inédit fut l'un des derniers qu'il eut avant sa disparition. Ce trait pourra, mieux peut-être que de longs développements, contribuer à fixer l'image d'un universitaire et d'un homme.

Wladimir VODOFF.